

SOMMES-NOUS MÉCHANTS PAR NATURE?

Jean-Marie Delivré
Nice, France

Tout homme qui fait le mal déteste la lumière; il ne vient pas à la lumière de peur que ses œuvres ne lui soient reprochées.

Jean 3: 20.

Si l'homme n'avait jamais été corrompu, il jouirait dans son innocence et de la vérité et de la félicité avec assurance; et si l'homme n'avait jamais été que corrompu, il n'aurait aucune idée ni de la vérité, ni de la béatitude.

Pascal (éd. Brunschvicg, 434).

Notre nature humaine est-elle bonne conseillère? Nous faut-il nous défier ou nous confier? Mais de laquelle et à laquelle? De notre nature brute, notre matière première ou à notre nature pure, notre fin dernière? Une analyse de l'erreur et de la faute, inévitablement mêlées et conjuguées, nous instruira peut-être à ce sujet.

Apparemment la distinction apparaît facile entre la faute et l'erreur. L'erreur se manifeste sur le plan de la connaissance et ampute la vérité, la faute sur le plan de l'action et elle exténue l'honnêteté. On songe à une erreur de calcul, une erreur de perception, une erreur scientifique. On imagine une faute dont on se rend coupable dans sa conduite ou dans ses sentiments.

Mais à peine distingue-t-on que déjà l'on hésite. On signale une faute d'orthographe; on flétrit l'erreur grave de celui qui provoque le scandale.

Tout d'abord une erreur est une faute, c'est-à-dire très exactement une privation, privation de lucidité, de sagacité, une pénurie d'instruction.

Mais n'est-elle pas aussi le résultat d'une faute d'un caractère plus moral, faute de courage intellectuel, de courage tout court, faute d'humilité, de probité? Ne dérive-t-elle pas de la paresse et de la nonchalance, ou encore de l'obstination orgueilleuse en faveur de l'hypothèse flatteuse ou encore de la vanité qui ne tolère pas l'infirmité ou encore de la passion devenue poison?

Ce «dérèglement de l'esprit» (que fustige Bossuet) ne provient-il pas d'une des fautes les plus graves, d'une abdication de la sagesse? De son côté, la faute ne tombe-t-elle pas comme un fruit pourri de l'erreur? Erreur

quant aux principes auxquels on se réfère; erreur quant aux conséquences que l'on tire mal de ces principes; erreur quant aux informations positives et expérimentales qui permettent les applications efficaces et opportunes.

Ici resurgit la thèse socratique: «Nul n'est méchant volontairement.» L'immoralité est ignorance, ignorance du bien et ignorance de ses moyens.

Or, cette sentence heurte les suggestions de notre conscience, les leçons de notre expérience, le souvenir de nos remords et de nos scrupules – «Je ne fais pas le bien que j'aime et je fais le mal que je hais», confesse saint Paul¹. Ne savons-nous pas notre erreur et n'acceptons-nous pas d'y succomber?

Lorsque je me trompe, il y a moi trompant et rusé mais il y a moi trompé et rusant, il y a moi qui, par faute, consens à être obnubilé en toute... lucidité! Il y a la mauvaise foi qui est moins ignorance que lâcheté ou complicité. Il y a la «dureté du cœur» qui trahit moins l'erreur que l'aigreur. Je sais ce que je dois et je ne le donne pas. Si j'étais vraiment leurré, non plus par moi, mais sans moi, malgré moi, par des puissances irrésistibles et séductrices et maléfiques, je serais vraiment sans tache et, dans mon innocence, ne commettrais pas alors la moindre faute. Certes! Mais une pareille sincérité dans l'erreur est-elle indubitablement sincère? Commettre une faute, c'est non pas être aveugle, mais fermer les yeux, non pas méconnaître, mais refuser de savoir et donc savoir que l'on refuse. Celui qui pêche peut fourvoyer les autres mais non se duper soi-même: il jouit de son manège! Celui qui ment trompe mais ne se trompe pas; il ne s'égare pas, sachant où il va; il cultive la vérité afin de la mieux souiller. Donc, la faute, non seulement n'implique pas l'erreur, mais elle l'exclut. Elle réclame la concupiscence du savoir et la déchéance du vouloir.

Pourtant, ne requiert-elle pas aussi la carence du savoir, une exploitation erronée, ignare du savoir? Sans doute, celui qui ment trompe sans se tromper. Mais, s'il ne s'abuse pas quant aux moyens de la fin qu'il vise, ne se méprend-il pas sur la fin à viser? Sans doute cerne-t-il la vérité qu'il travestit, mais discerne-t-il la vérité quant au bon usage de la vérité? Se convainc-t-il du devoir de la véracité? Il s'avoue, il se veut méchant, mais en alléguant son «droit» à la méchanceté, son «bon» droit à sa «bonne» méchanceté, donc en déraisonnant.

Il semble que, par un chemin détourné, l'on se rapproche de Socrate et que, de nouveau, l'on saisisse de l'ingénuité dans la malignité, de la naïveté dans la culpabilité! L'on n'ose plus pousser l'examen.

Ces questions ne se poseraient ni dans le cas de l'aliénation totale ni dans le cas de la souveraineté infaillible, ni dans le cas de l'absence opaque de soi ni dans celui de la présence inaltérable à soi. Automate, l'homme serait incapable de se chercher, n'ayant même pas à se rencontrer; il vivrait en deçà et de l'erreur et de la faute. Maître de soi, il n'aurait pas à s'instaurer

¹ Romains 7: 19. En écho, Joseph de Maistre se lamente, à propos de la guerre: «Qu'est-ce que cette horrible énigme? Rien n'est plus contraire à sa nature et rien ne lui répugne moins: il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur» (*Les soirées de Saint-Pétersbourg*, 7^e entretien).

digne de ne se plus chercher; il serait au-delà des hésitations et des pérégrinations et des confusions. Or, ni automate, ni autonome, l'homme existe car il peut vouloir et s'éclairer mais il doit vouloir et s'exercer, non sans risques de divaguer. Et c'est pourquoi, adulte et normal, l'homme se révèle toujours responsable, à dose variable, ne serait-ce que de son irresponsabilité car toujours libre, à divers degrés. Mais c'est pourquoi, aussi, il n'apparaît jamais pleinement auteur, même de ses gestes créateurs, car il n'est jamais entièrement libre, entièrement lui, purement en acte, sans perplexité ni pesanteur. Bref, il s'anime d'une liberté souffrante, militante dans une volonté agitée mais il aspire à une volonté conquérante, triomphante qui s'abolirait dans une liberté apaisée.

Cette ambiguïté chronique se réfléchit dans notre pensée, si avide de clarté, si soucieuse d'avoir raison, mais si fragile, si impatiente et si vite résignée alors qu'elle doit cheminer méthodiquement, ne pouvant contempler immédiatement. En cas d'échec, elle se prodigue et se gaspille dans l'erreur. Certes, l'erreur n'est jamais totale dans une pensée normale, c'est-à-dire qui pense toujours quelque peu, c'est-à-dire qui s'affirme toujours relativement à la vérité qu'elle pense. Un jugement totalement faux est un faux jugement, dirait Spinoza; il se réduit à rien, ne jugeant rien. En revanche il y a toujours erreur, plus ou moins, car on manque toujours à la vérité qu'on ne peut jamais immensément déployer en une pensée parfaitement illuminée.

Cette ambiguïté chronique se réfracte aussi dans notre action, avide d'harmonie, de plénitude et de rectitude, mais elle aussi frêle, précipitée et vite lassée alors qu'elle doit procéder humblement, prudemment, courageusement, inapte à s'accomplir d'un seul jet au cœur de l'idéal réalisé. En cas d'échec, elle se perd dans la faute. La faute, elle non plus, n'est jamais intégrale d'un être toujours quelque peu lui-même, quelque peu riche de son être et de l'être, c'est-à-dire quelque peu dans le bien, quelque peu dans la répugnance du mal par lequel il est mal, par lequel il est moins. Une conscience ne saurait vouloir le vice avec fermeté puisqu'elle ne le souhaite vicieusement que par rapport à la vertu qu'elle fuit et qui l'obsède. Elle découvre que vouloir le mal, c'est mal vouloir et qu'on ne peut bien vouloir que le bien. Vauvenargues le note: «Nul homme n'est faible par choix»² et, de son côté, Alain souligne qu'un acrobate est ce qu'il veut, est acrobate s'il ne tombe point et que, s'il chute, c'est malgré lui. En revanche, il y a toujours faute parce que l'engagement, qui trouble toujours la limpidité de l'âme, ne se consomme jamais et qu'il tronque, détériore toujours, plus ou moins, la vocation de la Personne intime, qu'il la défigure par ses lacunes.

En conclusion, erreur et faute nous traduisent dans nos initiatives volontaires et nos décisions inquiètes, cependant que, assez libres pour nous espérer, nous ébaucher, nous essayer dans notre perfection, nous ne le sommes

² «Réflexions et maximes», 171, in *Œuvres choisies de Vauvenargues*, par H. Gaillard de Champris, Paris, Aubier-Montaigne, 1942, p. 165.

jamais assez pour nous achever impeccablement, pour communier avec nous en une sorte d'immobilité surabondante et immaculée. Elles commentent, chacune à sa façon, l'envers de notre pèlerinage et de notre ascèse: transcendant, informant, intégrant, exhaussant notre nature brute, notre matière première, nous n'atteignons pourtant pas à notre salut, notre nature pure, notre fin dernière et, divisés contre nous-mêmes, condamnés, pour vouloir vraiment, à vouloir ce que nous ne voulons pas (selon la formule célèbre de Renouvier), nous déambulons dans notre existence quotidienne, notre culture, avec ses promesses et ses faiblesses, ses réussites et ses faillites, son inspiration et ses corruptions, trop et trop peu absents de nous et présents à nous; libres de choisir, nous sommes condamnés à choisir, n'étant pas assez libres.

Socrate a raison: *nul n'est méchant volontairement*, la faute et l'erreur prolongeant l'insuffisance de notre énergie spirituelle, dénudant notre impotence. Mais Socrate a tort et saint Paul a raison: nul n'est méchant involontairement, la faute et l'erreur, chacune à sa façon, exprimant la machination de nos ambitions et l'industrie de notre perfidie.

Peut-être faudrait-il, pour dissiper tout malentendu et clore le débat, ajouter saint Paul à Socrate et déclarer: *nul n'est méchant librement; nul ne défaille souverainement*.

Et, peut-être, à l'interrogation liminaire, répondrons-nous: seule notre nature transfigurée, sublimée, exaltée, restaurée, parle comme une bonne conseillère car elle seule nous dit qui nous serions si nous étions qui nous sommes, qui nous devons être, qui nous sommes en notre plein, tels qu'en nous-mêmes, enfin; notre nature objectivée, déterminée, formulée, quantifiée ne conseillant rien car scientifiquement abstraite, esthétiquement et moralement muette; notre nature cultivée, tirillée, tourmentée, mouvementée nous conseillant presque tout, le pire, le médiocre et, quelquefois, par bonheur, le meilleur.